

L'horizon aux pieds d'argile

Depuis, la nuit, l'éclat du
gros ventre de la lune ne
me réveille plus et je peux
dormir en paix.



VICTOR
VALLÉE

L'HORIZON AUX PIEDS D'ARGILE est le cent trente-sixième recueil de textes publié dans la collection *Prise I*. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs et autrices du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

©Tous droits réservés Victor Vallée et le CANIF,
Centre d'animation en français du cégep du Vieux Montréal. Mai 2025.

Renseignements : 514 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : mai 2025
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Communications du CVM
et Centre de reprographie du CVM

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

Photo de la couverture : Vlad Voiculet

VICTOR VALLÉE

L'horizon aux
pieds d'argile

Longtemps, en regardant par les quatre fenêtres de ma garçonnière, j'ai vu l'horizon devant moi, l'horizon à l'espace et au temps infinis et j'y ai vu le vide régner. Je l'ai vu comme une casserole bouillante qui déborde sur le feu ou comme la sortie d'autoroute qu'il faut emprunter immédiatement. Je me suis vu face à lui et lui face à moi, comme deux amants liés à l'attente d'une rencontre mortelle. Je me suis vu fier, sur une nef fraîchement aménagée qui allait bientôt voguer sur les flots d'une vie de piraterie immense, de mille vols et mille viols, où le temps ne serait plus suffisant pour mordre dans cette papaye d'expérience et en sucer tout le jus. Mais bien vite, j'ai compris que ce sont seulement les flibustiers hors pair qui marquent l'horizon de leurs grosses bottes. Fallait-il me faire hors pair ? Fallait-il frapper de ma vie le gong du travail et de l'ardeur ? Pas si je reniais tout bonnement l'horizon. Alors, j'ai tiré les rideaux. Je me suis coupé des étoiles. Depuis, la nuit, l'éclat du gros ventre de la lune ne me réveille plus et je peux dormir en paix.

Mais pas cette nuit. Cette nuit, je ne dormirai pas. Cette nuit, ma chambre est inconfortable à craquer car j'y ai ramené une malédiction.

Tout à l'heure, comme d'habitude, les chiens des voisins se sont projetés un à un en jappant contre les clôtures de leurs arrière-cours quand j'ai traversé la ruelle. Je mâchais ma boule de suif habituelle avec, dans la main, quelque chose d'inhabituel. Une lettre. La fille que j'aime venait de me la donner, quelque deux heures plus tôt, au bar-cafétéria-buanderie-karaoké-galerie-café du centre-ville. Pour me rendre de là-bas à ici, je dois prendre un bus pendant dix-neuf arrêts, un métro jusqu'au bout de sa ligne, puis un deuxième bus qui me transporte tout près de l'ancienne école primaire (maintenant désaffectée à cause de tous les champignons) puis je dois ensuite m'enfoncer au travers d'un sous-bois, en sautant au-dessus d'un ruisseau, qui débouche sur cette satanée ruelle où, quelques mètres plus loin (après tous les chiens), m'attend une porte de garage dans laquelle on a découpé une autre porte, de taille humaine, qui, elle, conduit, au bout du garage, à une petite échelle en lattes de bois posées par mon père qui mène, après avoir l'avoir grimpée, à une trappe où j'atteins finalement ma garçonnière. Ça me prend deux heures. Deux heures pour me rendre dans mon quartier minable, dans ma maison au bout de toute urbanité, de tous fils électriques, de toute vie. Ne me demandez pas comment j'ai fini ici, je n'en ai aucun souvenir. J'ai des raisons de croire que c'est d'ici qu'on m'a projeté dans la vie, mais je ne pourrais rien confirmer. Mon père et ma mère ne sont pas de l'espèce loquace (de la même famille que les limaces, les rapaces et les crevasses).

Ma chambre est logée dans l'ancienne tour à tuyaux de la caserne. Je l'appelle ma garçonnière parce que j'ai une autre chambre, au rez-de-chaussée, et aussi parce que j'entends en faire le nid de mes activités psycho-sexuelles. La chose est bien simple : la personne dit quelque chose d'intéressant (de l'ordre des idées, de l'intellectualisme) tout en impliquant une réalité abstraite, mais ô combien érotique. L'autre personne renchérit, en apportant un argument pour étoffer la thèse, un angle d'analyse différent, ou en instaurant une contre-analyse, critiquant méticuleusement le problème pour en révéler toutes les failles, tout en réaffirmant la double entente érotique de la première idée. Et ainsi de suite jusqu'à ce que l'un craque et arrache les vêtements de l'autre. À date, personne n'est encore entré dans ma garçonnière. Mais je n'ai pas de doute, le jour propice viendra. Mon père m'a aidé à la bâtir dans l'idée d'aider mon émancipation. Contradictoire. Pourtant, bien habituel. Sur chaque mur, il y a une fenêtre. Je peux voir tout autour, la route et le port, le boisé et le village, la ruelle miteuse et la ville, loin derrière, avec ses gratte-ciels comme des verges, comme des doigts d'honneur, comme des gratte-ciels. Je vois tout ce qu'il me faut en passant d'une fenêtre à l'autre. J'ai écouté des après-midis entiers comme ça. Quand je ne sais plus quoi faire, je m'allonge sur mon lit et j'observe, d'une fenêtre à l'autre, les nuages passer. Si je regarde trop longtemps, le vertige de l'horizon me prend de court. Alors prestement je ferme les rideaux et je tente d'oublier les visions de grand bain de vie, de vent froid et de responsabilités qui me sont entrées dans le cœur.

Ici, au moins, j'ai la paix. J'ai la paix longue et, parfois, la paix plate. Mais je trouve de l'ouvrage. Je fais des mots croisés, j'ouvre mille livres que je ne termine pas et je tente d'écrire un long poème épique d'environ trente mille vers. La chose n'est pas claire : je suis encore au stade du plan. En lisant mille livres interminables, j'ai compris que les formes habituelles pour ce genre d'œuvres sont proches de récits historiques enchevêtrés d'envolées lyriques qui offrent une plongée dans un monde sous-terrain et surnaturel qui palpète sous nos pas et qu'il nous suffisait, depuis tout ce temps passé dans l'ombre de la connaissance, qu'un guide assez lettré nous accompagne pour ne pas nous égarer dans les détours du mystère. Mais une partie du plaisir ne tient-elle pas dans l'égarement ? me dis-je en avalant ma troisième barre tendre.

Je ne dois pas tergiverser longtemps. Non, il me faut attaquer ce qui me travaille. Mais tant me travaille.

Deux heures que je me coltinai ma malédiction en devenir. J'avais des allures de chat de ruelle. Après de longues minutes à patauger sur la glace fraîchement formée, j'ai enfin pu m'amarrer à la poignée de taille humaine de la porte dans l'autre porte. Dans le garage repose une vieille décapotable jaune qui appartenait à mon grand-père et qu'on entrepose ici depuis qu'il a sacré son camp (ou nous a abandonnés, comme dit mon père) en Afrique, où il a préféré refaire sa vie plutôt que de la finir à moisir ici. Quand je passe par la porte et que je regarde le bolide, emmitoufflé sous sa toile en polycarbonate renforcé, la seule pensée qui me passe sous les moustaches, c'est *Pourquoi n'ai-je pas encore mon permis ?* J'ai déjà essayé de faire les démarches, en témoignent les trois cahiers spirale *Préparation de l'élève* qui traînent dans ma bibliothèque, mais je n'ai jamais eu l'impulsion nécessaire de mener le projet à terme. Ma mère me dit que, dans le fond, ça me convient très bien de prendre un métro et deux bus quand je veux aller faire n'importe quoi en ville. J'ai du mal à lui donner tort. Ça contribue à me faire chat de ruelle. Y a que les matous aux griffes coupées pour se promener en voiture.

En longeant la décapotable jaune (jaune dans mon souvenir d'ailleurs, parce qu'on ne lui a pas retiré sa toile en polycarbonate depuis que mon grand-père s'est lui-même retiré), je dois me frayer un chemin entre les pots de peinture ouverts et secs qui recouvrent le sol du garage, nonobstant les tiges de jardinage, le grillage à poulailler et les dix mille autres bébélles et les cent mille autres niaiseries enfouies un peu partout dans cette caverne au trésor, ce trésor de dragon. Mon père ne sait pas faire le ménage. Dans le fond du garage, il y a une porte qui mène à la cuisine et, inévitablement, aux autres vivants de la caserne, mais en face de cette porte, il y a une haute étagère en métal qui cache (et j'aime croire que personne ne l'a encore découverte) la série de lattes de bois qui monte jusqu'à la canopée de la maison, là où l'air est respirable, là où il est possible de vivre, exclu aux yeux de tous les autres. J'ai même insonorisé l'endroit, comme ça jamais je n'entends les chiens japper. J'ai essayé de coller des pages de revues (les vieilles revues érotico-politiques que j'achète à cinquante sous), mais ça n'a pas été suffisant. Alors je suis entré par effraction dans l'école pleine de champignons pour y voler des tapis qui auraient pu y traîner. J'ai mal planifié mon coup et, après les avoir brochés contre les murs de mon refuge, je me suis aussitôt endormi et j'ai eu les rêves les plus étranges de ma vie. Je me suis réveillé dans mon vomi. J'ai dû aérer la pièce pour le reste de la semaine.

Bref, comme d'habitude, je me suis frayé un chemin entre les pots de peinture renversés, les pelles de toutes tailles, les bâches et les mangeoires à oiseaux et me suis rendu jusqu'à côté de la grande étagère en métal où j'ai gravi les lattes de bois clouées avec cette affreuseté qui pesait dans ma poche, jusqu'à la trappe de ma garçonnière. J'ai jeté la lettre sur mon bureau et me suis laissé choir sur mon matelas. Depuis je n'ai pas bougé d'un cil. Comme d'habitude.

J'ai encore du mal à le croire. Je me refuse à lire la lettre, à même l'ouvrir parce que ce genre de choses en implique toujours d'autres et que d'y songer me plonge dans un abîme de pensées aussi sombres qu'identiques. Comme si les émotions devaient inexorablement se changer en paroles. Qu'est-ce qu'on fait d'une parole, je vous le demande ! Que pourrait-elle vouloir me dire ? J'étais assis au café-bar-karaoké-librairie avec ma mienne, ma douce mia, mon chat et ma souris et nous ne nous disions rien. On regardait les machines à laver tourner comme elles le font si bien. J'étais dans cet entre-deux parfait : ni tout à fait clair, ni tout à fait sombre, grisé, dirons-nous, mais il a fallu qu'elle me regarde avec ses gros yeux et que d'un souffle, elle me glisse au creux de l'oreille *J'ai quelque chose pour toi*. Quel humain normalement constitué (et même anormalement constitué) réagit avec sagesse dans un moment pareil ? Non, aucun moine ascétique ni poète antique n'auraient eu la force de caractère propice à ce genre de niaisage. *Tu la liras une fois rendu chez toi...* Tu parles. Ça c'est si je me rends. Si je ne tombe pas sous un éboulement nerveux entre le métro et le deuxième bus. Je ne sais même pas si je la lirai ce soir. Je ne pense pas. Les probabilités de risques encourus ne me sont pas favorables et pour ce qui est des risques/bénéfices à ne rien faire du tout, l'évitement vaut autant que la recherche effrénée de la vérité. Vous me direz *Rien de plus normal* et je vous répondrai *Rien de plus normal*. Nous n'en serons pas plus avancés.

J'ai mes doutes en matière d'avancement. Tous les jours je vois des camions aller et venir sur la route des industries, juste à côté de chez moi, et je peux vous assurer qu'aucun de ces camions n'avance vraiment. Ils vont, viennent. Vous me direz *Mais oui, évidemment*, je vous répondrai *Oui, évidemment* et nous n'en serons pas bien avancés. Mon dieu que je tourne en rond, que je vais nulle part. Le fruit n'est pas tombé bien loin de l'arbre. Depuis ma garçonnère, j'en vois pleins des arbres. Parmi eux, il y a l'arbre de mon enfance, celui qui aurait dû supporter ma cabane avec ses longs bras qui, depuis, pendent jusqu'au sol comme s'il était aussi découragé que moi.

C'en est assez, la blague a assez duré : si je ne lis pas cette lettre maintenant, je ne m'endormirai jamais. Je me disais que de la lire me ferait plier au caprice sentimental de ma mienne et que mon humeur en serait tachée, mais je n'ai qu'à la maudire au fil de ma lecture pour rééquilibrer les forces entre nous. Juste avant d'ouvrir l'enveloppe, je vais chercher de quoi me défendre : un chalumeau, un sécateur, des gants de cuisson et un souffleur à feuilles : je me prépare au pire. Puis même que j'ouvre grand l'une des fenêtres de ma garçonnière. On n'est jamais trop prudent.

Je n'arrive pas à décacheter l'enveloppe avec mes gros gants de cuisson. Je la vire dans tous les sens sans parvenir à rien quand soudain, par la fenêtre ouverte, j'entends un bruit de tronçonneuse. En y plongeant mon regard, j'aperçois l'arbre de mon enfance, éclairé par des phares de camion ; mon arbre, celui-là même où mon père me faisait grimper, où l'on rigolait à cause des crottes qui jonchaient ses racines... Celui qui m'a servi d'abri, un soir d'orage et où j'ai pu voler un baiser (avec la langue) à mon amie ; cet arbre-là, celui-là même est en train de se faire débiter par les ouvriers de la ville. Ils n'ont rien à faire ici. Leur ville, elle est bien trop loin d'ici pour que l'arbre de mon enfance leur pose un problème. Le bruit des tronçonneuses me lève le cœur. J'en oublie complètement ma lettre, n'étant plus qu'œil, témoin du massacre des branches et des souvenirs. Ils le passent au malaxeur, les miséreux. Bien sûr, ils ne font que répondre aux ordres de leurs supérieurs, bien sûr qu'ils ne détestent pas cet arbre de mon enfance. Les choses bougent et il n'y a absolument rien à faire. Une immense lassitude me prend à la gorge. Peu importe ce qu'il y a d'inscrit dans cette lettre, cela ne provoquera pas de tournants majeurs à ma vie, pas d'aventure extraordinaire, pas de pouliche à secourir ni encore moins d'honneur à perpétuer. Cette lettre sera accompagnée de mots qui porteront un sens et ce sens sera compris en lui-même, par rapport à lui-même et il sera presque impossible d'affirmer que d'autres parties de la réalité seront comprises dans ces mots – mots d'amour – que je lirai. Maudit arbre qui tombe, maudite vie qui va et qui vient, qui tourne et ne va nulle part.

Je m'en fous au fond. Je m'en fous comme quelqu'un qui s'en fout. La dame de la forêt pourrait sortir de sa tanière et hurler la fin du monde, la guerre pourrait éclater dans le port – les porte-conteneurs à moitié immergés dans le fleuve, la fumée opaque à chacune de mes fenêtres – ça ne me dérangerait pas. Là est peut-être le problème. Peut-être que ce sera le sujet de la lettre. Grouille-toi le cul et va mettre ton cœur dans le monde ! Vis, merde ! ou quelque chose comme ça. Quoique ma douce, ma mélinée, serait bien mal placée pour me faire la leçon. Elle passe ses week-ends à s'enorgueillir le nez avec de la poussière de fée seulement pour faire décoller ses jambes de ses pieds, ses pieds du plancher et s'envoler dans les couloirs beiges de sa tête. Et pas seulement les week-ends. La dernière fois, on était au café-bistro-disco-librairie-café, on écoutait le lancement d'un groupe inconnu de rap-rock-reggae-psychédélique et tout bonnement, le bassiste, je crois, lui a proposé une clé de poussière de fée et, sans réflexion, sans question sur la marchandise ni sur la légitimité du bassiste, elle a accepté, le sourire profond comme une fausse sceptique. Moi je la regardais, hébété, sans trop savoir quoi dire. Elle pourrait mourir avant moi la conne. Une chance que lorsqu'elle m'a donné la lettre, elle était complètement présente au monde. Du moins, elle en avait l'air. Si je remarque une seule faute d'orthographe entre ses mots, je ne sais pas ce que je lui fais. Peut-être la lui rendre corrigée, peut-être éclater en larmes. Elle va mourir avant moi la conne. Moi, pendant ce temps-là, je prends les petits couteaux qui traînent sur mon bureau et je me coupe des petits bouts de peau. Je ne fais rien avec, je ne fais que les entreposer dans de petits sacs en plastique que je jette une fois par semaine dans les vidanges lorsque le camion-benne passe dans mon coin. Parfois j'ai envie de sauter sur les plateformes derrière le camion et de le laisser me porter là où il va. Mais je me demande toujours *Jusqu'où ?* Et voilà le camion parti.

Est-ce que ce sont les autres qui partent, ou est-ce que c'est moi qui reste ? Étais-je toujours parti ? Depuis le début ? Sans le savoir ? Comment savoir ! Personne n'appelle jamais ! Et je n'appelle jamais personne. J'ai une garçonnière vide, un poème à écrire et une lettre à lire ! Là n'est pas déjà assez ? Là est beaucoup pour petit homme insomniac. On dit que l'insomnie n'est pas un souci pour celui qui lit, et moi de leur répondre *Comment lire quand la tête est pleine de soucis !* Voilà pourquoi mon poème épique est tellement impossible à écrire. N'est pas épique celui dont les soucis le traînent jusqu'au fond du baril. Un héros brandit son glaive, son arc et attaque ses gros problèmes à tête de sanglier, à tête de loup, grognant et glapissant leur haine et leur mort. Un héros leur dégaine une flèche dans chacun de leurs museaux sans même suer une goutte. Rien de plus, rien de moins. Pourquoi même s'importuner d'une bête comme problème ? Un héros la prend par les cornes et lui fait dire s'il vous plaît.

Très bien, je l'ouvre. Vous l'aurez voulu. J'enlève mes gants, arrache l'enveloppe et lis ainsi :

*Cher amour, chère vie, chère peur,
chère mort, chère eau, chère feuille,*

Que tu fais ici dans ma vie ? Que tu marches à rebours dans les sinuosités de mon être ?

Je dépose la lettre. Je sais trop bien ce qui vient. Elle ne m'aura pas la garce. Cette lettre n'existe que si je la lis, que si je lui donne réalité en la laissant s'inscrire sur ma boule de glaise cérébrale. Il faut savoir que nous naissons tous boule de glaise, j'ai pensé à ça récemment.

Comme des petits pains sortent du four, nous naissons projetés hors de la fabrique à grands coups de vent pour atterrir sur les sentiers nouveaux, glissants, piquants et coupants de l'existence matérielle. Ainsi, chaque ronce, chaque pierre qui dépassent du sentier, chaque chien qui jappe ; ça nous passe au travers du corps, tout petit et encore chaud, ça le griffe de marques indélébiles, profondes et permanentes qui durcissent avec nous, en nous, à mesure que le vent de nos chutes nous refroidit et nous rend au monde comme des petites roches, toutes prêtes à ce que d'autres boules de glaise chaudes se fendent le cœur sur notre dos. Nous avons alors le choix de laisser certaines choses nous imprégner et en renier d'autres. Voilà où j'en suis et voilà ce que je fais. Alors la lettre repose sur la table et je regarde par la fenêtre. Mais je sais bien que ma situation est précaire. Je sais bien que je pourrais mourir de faim à force de ne pas bouger. *Ce sont les risques du métier* que je vous dirais et vous me regarderiez avec de gros yeux. Soit, je l'ouvre cette fichue lettre, je l'ouvre.

Me voilà que je t'écris comme je ne l'ai encore jamais fait. N'y vois là d'implication aucune ! Ou vois-en, tu fais bien ce que tu veux.

Je t'écris parce que je n'arrive pas à saisir la nature de notre lien. Qui es-tu vraiment ? Qu'es venu-tu faire dans les méandres de ma vie, entre le chagrin et l'enfer, sans jamais de réponses claires quant au pourquoi des choses ? Nous pouvons passer des matinées les doigts entrelacés sans un écueil, mais suffit d'un écureuil trop adroit pour que mon regard ou le tien se perdent dans les plis du monde, dans ses reflets obscurs où tu ne m'aimes pas, où je ne t'aime pas, où tu m'aimes et je t'aime, où est l'envers d'un endroit à l'envers.

Ce qu'elle peut être compliquée parfois.

Ami amour, vie voile vent vache, tes silences sont mes coins de vie, tes murmures sont ma langue. Voilà que vient le temps d'un temps dans notre partition. Je t'aime et te quitte déjà en rêve. Tu me fais et je te fais à l'horizon de nos existences. Dis-moi donc, chère âme, pourquoi sommes-nous ainsi ? Qu'est-ce qui prévaut dans l'amour véritable ? Sache que je n'irai jamais nulle part.

Je reste et te quitte, t'aime et t'oublie, tu as été le meilleur comme le pire.

PS. J'ai encore un de tes chandails chez moi. Le désires-tu ? Tu connais mon adresse.

Maudite chienne de vie sale.

Qu'est-ce que je fous à poireauter encore ici ? Je devrais faire valoir ma cause ! Partir en croisade ! Répandre le feu sous mes pas à mesure que je descends les lattes de bois, que je déboule la ruelle, que je m'enfonce dans le boisé, que je sautille au-dessus du ruisseau, que je me jette dans l'autobus jusqu'au métro, jusqu'à l'autre bus pour qu'arrivé au resto-karaoké-jazz-club-caféteria-buanderie, j'explose tout partout, je crache mon fiel mur à mur ! Que ce maudit taudis s'écroule ! Que les flammes se répandent dans tout le voisinage, dans toute la ville ! Qu'elles marchent sur les ponts, au-dessus du fleuve et des bateaux ! Que la fumée atteigne la stratosphère et que la Terre fonde en boule de glaise, en tache de cendre dans sa vacuité de poussière, tache noire sur fond noir : abstraction totale, retour à la matière primaire, néant, rideau, ah ! Que c'est compliqué, les émotions... Elle devait être poudrée lorsqu'elle a écrit ça. Elle devait être enorgueillie du nez pour avoir été capable d'empiler autant d'énormités à la chaîne. Qu'y a-t-il à comprendre à ces mots ? Quel sens étaler sur mon être ? Y a-t-il même étalage ! Qu'est-ce à dire que ceci ?

Je me lève de mon bureau et je fais les cent pas dans mon mètre carré. Ma garçonnière est infestée de grossièretés, de rubans à mesurer, de télescopes, de vieux damiers, de métronomes et de mille livres éventrés. Qu'est-ce que je fais encore ici ? Mais elle n'est pas en danger, il n'y a danger de rien. Pourquoi te mêlerais-tu à sa vie ? Et sa lettre, que penser de sa lettre qui veut tout et rien dire ? Sinon... Je poireaute ici, toute la nuit, dans un état d'ambiguïté mortelle ?... Mais je n'ai plus le temps de tergiverser. L'empreinte de cette fille sur ma boule de glaise est menacée. Je dois me sauver, recouvrir les trous de ma cale. Comme un coké arpentant les rues vides à une heure noire, m'assurer que la livraison de ma cargaison d'amour arrive au port habituel. À mon cent et unième pas, j'en viens à me dire que si elle prend des substances pour mieux vivre, moi, c'est elle ma substance et là où j'en suis dans ma vie, perdu comme je suis, je ne peux pas me permettre une période de sevrage. Très bien. C'est donc décidé. J'y vais. Je ne laisserai pas la seule chose qui me retient dans ce carambolage au ralenti me filer entre les doigts. Ce soir, elle aura les yeux dans les miens, qu'elle le veuille ou qu'elle m'évite.

En enfilant mon blouson, je dévale une à une les lattes de bois posées par mon père, je saute dans mes bottes d'hiver et je sors dehors (en me disant que c'est dans de pareils moments qu'il me faudrait un satané permis pour conduire cette satanée décapotable qui repose depuis bien trop longtemps et qui ne demande qu'un autre tour d'horizon). Le froid me griffe, me fait tirer des larmes gelées, mais je suis trop engaillardé par ma détresse pour les laisser gondoler mes joues. Je fais quelques pas dans la ruelle pleine de ronces et d'épines. Aucun son : tous les chiens dorment ? Je ne veux pas le savoir. Je longe la ruelle silencieuse, me rends jusqu'au ruisseau gelé, éclatant de lumière de lune. La neige enveloppe toute végétation, non pas comme un manteau, mais comme de la neige. L'arrêt de bus est juste à côté, filons ! Je longe l'école abandonnée comme un bandit épié, comme un cavalier en cavale puis une fois assuré que personne ne m'épie, ne me cavale, je cours jusqu'à l'arrêt de bus qui trône au milieu de la nuit comme un réverbère dans le désert. Je m'assois dans le petit habitacle prévu pour attendre le bus et, sans surprise, j'attends. Une ou deux minutes. Le froid me perce les pieds. Comme une main de glace qui m'agripperait entre les orteils. Je me lève en trépignant et m'approche de l'horaire du bus. Je suis bête. Bête comme mes pieds. Comme les bêtes, comme mon aimée et comme moi. Les bus ne passent plus à cette heure.

J'aurais dû y penser, les chiens dormaient déjà quand je suis passé devant leur nez. Je suis plus bête que les chiens qui jappent à la mort chaque fois que je rentre chez moi. Me voilà plus seul que seul, sans même quelque rêve pour retrouver ma perte, ma drogue, mon être, debout en plein gel comme un piquet retenant son chien, comme un réverbère dans le désert. Reste plus qu'à retourner dans ma garçonnière vide, à admirer la nuit morte par ma tour de contrôle, bien observer comment les bateaux vont et viennent, comment les camions vont et viennent, se remplir et se vider, se vider et se remplir, d'un aller au retour dans un même mouvement de va-et-vient, qui revient à lui-même, qui n'aboutit à rien qu'au mouvement lui-même et puis voilà, et puis basta, voici la vie, en chair et en os devant mes yeux, du lever au coucher, du début à la fin, vider remplir, vidange, remange, d'un arrêt à l'autre, d'un repas à un autre, d'une table ou d'un lit à l'autre.

Une voiture passe sur la rue devant moi. Ses phares sont éteints, elle ne veut pas être vue. C'est comme si j'avais eu un contact avec le chauffeur. Ça ne doit pas être si compliqué, conduire une voiture...

... Oh ! Oh la belle idée ! Je saute sur mes pieds qui détalent comme deux petits lièvres. Je fais tout le chemin qui m'a conduit ici, à l'inverse. Je vais tellement vite, je voltige en arabesque au-dessus du ruisseau, me rends en toute fluidité dans la ruelle, jusqu'à son bout, où la porte du garage m'attend, où mon plan de génie pourra débiter. À l'intérieur, la décapotable roupille encore. Pour bien la secouer, je lui arrache son par-dessus en polycarbonate que j'envoie à l'autre bout de la pièce. Elle est bien jaune, je ne me suis pas trompé. Je mets la main sur le contact (est-ce n'on peut parler d'attouchement sur une voiture ?) Aucune clé cependant. Ses deux phares ronds sont éteints comme deux yeux cernés, elle dort depuis longtemps. Je saute sur le siège passager et j'ouvre la boîte à gants qui, chance exquise, n'est pas verrouillée. À l'intérieur, sans surprise, deux vieux gants de cuirs séchés, aplatis comme une galette. J'ai lu quelque part que les explorateurs du Grand Nord se sont nourris de leurs gants et de leurs mocassins en cuir pour survivre au froid dévorant. Aucun signe de clé cependant. Cela veut dire qu'elle est ailleurs dans la maison. Et la seule personne encore réveillée qui pourrait possiblement m'aider, c'est mon père.

Sur la pointe des pieds, je me rends à l'autre porte du garage, que j'ouvre sans respirer. C'est le reste de la caserne qui apparaît vaguement devant moi. Quelle horreur qu'une maison vide, d'où la vie s'est enfuie sans rien laisser derrière. Les longs couloirs qui servaient les mille allées et venues des pompiers ne servent à présent qu'aux divagations momentanées d'une sorte de famille. Il y a un tréfonds noir qui sépare le garage de la chambre paternelle. Je sais bien ce que je dois faire. J'enraidis mes bras autour de mon torse, puis, fermant les yeux, je m'enfonce dans l'obscurité comme disparaît un papillon qui s'éloigne d'une ampoule.

Je ne reconnais plus aussi bien le territoire qui m'a vu, un jour et puis d'autres, grandir. Mes parents se sont embourbés dans les viscères de cette maison et trop souvent, j'ai peur d'y laisser ma peau aussi. Ma mère dort depuis un bon moment déjà, mais c'est mon père qui risque de se réveiller. À la cuisine, des traces d'un festin nocturne. Du beurre de peanut éventré repose sur le coin du comptoir avec le couteau encore dans la plaie. Des miettes de pain s'agglomèrent ici et là et marquent pour moi le chemin jusqu'à l'entrée de la grotte du vieux dragon. Toujours sans faire le moindre bruit, en glissant comme une patineuse artistique, je me faufile jusqu'à la grande porte, l'ancien bureau du commandant des pompiers, transformé depuis en sombre chambre pour le repos d'un homme douloureux. J'entrouvre. Je glisse ma tête dans l'entrebâillement. À la lumière d'un écran, je distingue le cou et les épaules d'une bête écailleuse, affalée sur deux bras poilus, étendus jusqu'au mur. À côté du lit, une télé portable rejoue les mêmes cinq secondes d'un match de hockey et éclaire le corps endormi d'une lueur plus blanche, de sorte qu'il est ainsi plus ardu de discerner si la bête est en vie ou non. J'ouvre plus grand la porte. J'entre. Trois tables basses encadrent le lit et sont remplies d'outils, de petites scies, de limes, de pinces et de fils de fer. Sur l'une d'elles, on a réservé un petit espace pour le projet en cours : un pendentif d'argent, fait de cuillers et de fourchettes prenant habilement la forme d'un cœur. Mon père, à temps perdu, compose de petits bijoux, étendu sur son lit comme un grand écrivain. Je n'ose pas le réveiller. Non, je trouverai cette clé tout seul. J'entremêle mon regard à la multitude d'outils, mais rien ne m'indique clairement la présence d'une clé. C'est la voiture de mon grand-père, me dis-je, donc, logiquement, de son père à lui. Mon père l'aurait-il cachée dans un endroit lui rappelant ce papa disparu ? Quel pourrait être un tel endroit ?...

Oh ! Oh la belle idée ! Je cours au salon et je débranche le câble HDMI de la télé. Je reviens à pas de loup (Aou !) et je m'étends à côté de lui. Son large dos se gonfle et se dégonfle comme le soleil se lève et se couche. Je prends un des bouts du câble et me l'enfonce dans l'oreille. Je fais de même avec l'autre bout dans son oreille. Puis, j'essaie de m'endormir. Je compte les moutons. De par le grand vitrail du fond de la chambre, celui-là même qui sert de décoration à la façade de la caserne, on les voit passer un à un, sans berger pour les guider, avec leur pelage gris et brun, leurs loques sur le dos et leurs maisons qu'ils traînent derrière eux. Au bout du mille et unième mouton, me voilà endormi.

Dans son rêve, mon père est un garçon. Mon âge à peu près. Il est assis sur les marches d'un perron, au-devant d'une grosse maison de campagne. Moi je le regarde, caché dans un buisson, un peu plus loin. Par une fenêtre ouverte, on entend des cris dans la maison, une chicane entre un homme et une femme. La porte d'entrée s'ouvre violemment et sort un homme en complet avec une caméra dans les mains. Évidemment, il ressemble à mon père et il me ressemble à moi. Il s'avance sur les marches du porche et les descend en trombe jusqu'à la décapotable jaune, garée juste à côté, sur le chemin d'entrée. Il s'en va, c'est évident. Par chance, mon père se lève et crie quelque chose, ce qui fait arrêter l'homme en pleine course.

J'en profite pour sortir de ma cachette et je cours jusqu'à la voiture. Je me cache derrière elle, de sorte que je ne puisse pas être vu depuis le porche. J'ouvre délicatement la portière. Mes yeux atteignent le contact, vide de clé. J'ouvre tout aussi délicatement la boîte à gants, tout aussi vide de clé. C'est l'homme qui doit l'avoir sur lui. D'ailleurs, il s'approche. Je saute sur la banquette arrière. Il s'assoit sur le siège du conducteur. Puis tout s'accélère. Il met la clé sur le contact, démarre, mais est aussitôt distrait par quelque chose à l'extérieur. Il sort de la voiture, sans l'éteindre. La chose n'aurait pu être plus simple. Je passe un pied, puis l'autre, à l'avant du véhicule, m'assois au volant et m'apprête à appuyer sur le champignon pour décoller. Sauf que je regarde un instant à ma gauche, où je vois mon père garçon au côté de son père qui, tous deux, me regardent éberlués. Je hasarde un sourire. Mon grand-père s'avance. Je mets aussitôt les gaz et déguerpit par-delà la maison de campagne, aux abords de la lisière du rêve, touchant soudainement à de la matière chaotique pure, intouchée par l'architecture de sens et je tombe, la voiture tombe, je tombe et j'arrache la clé du contact, je tombe et tombe dans mon corps, étendu sur le lit de mon père.

Je sursaute hors du lit. Les derniers spasmes de la connexion interpsyché me font pousser des aïe ! aïe ! aïe ! Le câble est difficile à déloger de mon oreille. Je tire de toutes mes forces et le retire en un ploc ! avec un peu de cérumen. Le bout dans l'oreille de mon père se retire, lui, comme de rien. Quelque chose brille dans le noir. Le pendentif, il me fait de l'œil. Je le glane sans réfléchir. En sortant de la chambre obscure, je le fourre dans ma poche et je souris en entortillant mes doigts autour de la clé. Je rebranche le câble dans la télé, prends même le temps de me beurrer une toast. Me voilà complice d'un horrible meurtre gourmand. Le fruit ne tombe pas bien loin de l'arbre. La toast au beurre de peanut entre les dents, je descends au garage, tranquillement, l'affaire de rien. N'étais-je pas pressé, moi ? Oui ! Pour mon amour ! Qui s'enorgueillit le nez quelque part en ville ! Vite vite ! Démarrons ce bolide et partons la rejoindre ! J'ouvre la porte du garage d'un coup puis je me vautre sur le siège conducteur souillé de poussière (tellement vite que ma toast voltige dans les airs et atterrit sur mes cuisses, le beurrage en premier, au moment où je m'assois), je fourre la clé dans le contact (peut-on parler d'agression sur une voiture ?) et je démarre à tout rompre. Me voilà à bord de l'engin, aux abords de la catastrophe. Ça ne doit pas être si compliqué conduire une voiture...

La décapotable pétarade en sortant du garage. Trop impatient, je manque d'arracher la porte qui s'ouvre lentement. J'ai joué à des jeux vidéo de course, j'ai tâté des simulateurs de vol et je sais faire du vélo, je suis sûr de savoir, ne serait-ce qu'un peu, comment piloter cet engin. La voiture fait un bruit de fou, comme si elle avait le nez bouché depuis deux saisons. J'appuie un peu sur le champignon, comme ça, à petits coups, me brusquant moi-même, en rythme, jusqu'au bout de la ruelle. Un à un, les chiens se réveillent et hurlent leurs cris d'amour, leurs cris de haine, comme des cris de chien. Je laisse la ruelle à son bruit. Je m'éloigne sur la route de terre qui nous relie au village et du village, à la civilisation. Le boisé, l'école abandonnée, l'arrêt de bus passent tour à tour derrière la vitre de la décapotable. Ça va. Ça se conduit correctement. À cette heure, rien à craindre des vivants. Il n'y a que moi et ma bagnole, moi et ma course vers nulle part, vers rien, la certitude d'un rien, mais un rien tellement tentant, tellement possible.

Je ne me joue pas de tour, je sais bien que mon élan en soi-disant bonne conscience témoigne d'une manigance tout à fait égoïste. J'ai besoin d'elle, de ma mélodie, mon heureuse, mon petit ruisseau sous le couvert des arbres de la même manière qu'elle a besoin de ses mille et un stupéfiants suppléments qui lui font voir la vie en 3D. Mais que puis-je faire ? Non, il n'y a rien d'autre à faire. Ne serait-ce que pour tromper l'ennui, ne serait-ce que pour me jouer un peu plus de la monotonie grandissante dans toutes les fenêtres de ma garçonnière. Eh puis quoi ? Je devrais ensuite me remettre à chercher une nouvelle candidate pour mes jeux érotico-cognitifs ? Non, non, non, c'est trop demander pour une branche comme moi. J'ai passé ma vie dans un confort noir, je compte bien y rester ! Rien à foutre ! Rien à foutre ! Au pire, je me coincerai un œil sur la télévision, l'autre sur internet, j'utiliserai une main pour boire, l'autre pour m'essuyer les fesses et on n'en parlera plus. Je me contenterai d'une vie de papier peint, sans la moindre douleur, sans le moindre hoquet de sentiment, une langue sale dans une bouche sale et on n'en parlera plus. J'écrirai mon poème épique en code morse, en clins d'œil.

Eh puis, c'est fou, au volant de la décapotable, on se sent tellement léger. Sur les longues rues désertes qui longent le port, je fais chanter le moteur comme une chanteuse soprano. Je vais tellement vite que c'est presque si les roues glissent sur l'air et me hissent vers les étoiles. Au centre de mon envol, il y a l'étoile Polaire qui clignote. C'est l'œil de la Petite Ourse. Et elle, elle s'amuse juste au-dessus de sa mère. Voilà, j'ai la même fougue que mère ourse protégeant ses petits. Cette perle au ciel, ce soir, je mettrai la main dessus pour me l'enfoncer tellement profondément dans la gorge que jamais je ne la recracherai, jamais je ne la chierai, je l'intégrerai complètement, à en faire une seconde nature. Ma douce n'aura rien à dire puisque c'est elle qui m'a donné son cœur. Moi, je ne fais qu'honorer le contrat que nous nous étions bâti. Et une lettre de démission comme ça, oh non, l'office ne l'acceptera pas.

En prenant vers le nord, je longe le port et juste derrière le port, il y a les porte-conteneurs et juste derrière les porte-conteneurs, il y a la mer, horizon parfait, horizon bouché, sous caution des bons papiers, pliés, froissés, preuves de validité et passeport que je n'ai pas, dont je ne sais rien et qui me détiennent pour plus que toujours sur mon île glacée, à aimer et à souffrir, à recommencer comme une souris de laboratoire, jetée dans le labyrinthe test, sans mémoire, sans repères, sans goût, mais avec une seule certitude : le besoin de me sortir de mon déroutant calvaire. Quitte à faire de moi le dernier des lourds, l'imbécile des imbéciles.

La voiture déboule en grand fracas après une heure de route sur la bondée de monde, en plein milieu de la ville, ville sur respiration artificielle, qui ne dort jamais tout à fait. Le bar-café-karaoké-club-buanderie se trouve en face de moi, au bout de la rue. Je ne sais pas me garer. Je fous la décapotable jaune au fond d'une ruelle, mais juste avant de me mettre en marche, une idée m'allume une ampoule. J'ouvre la boîte à gants et en sors la galette de cuirs. Entre mes doigts, je la réchauffe en la tâtant jusqu'à ce qu'elle soit aussi souple que de la pâte, puis je l'étends autour du petit pendentif en ustensiles fabriqué par mon père et me voilà prêt, prêt à me faire lancer par la fenêtre, à me faire crier tous les noms. Je lui offrirai cette offrande et si elle n'en veut pas, je la lui lancerai au visage.

Je sors de la ruelle et longe le trottoir jusqu'à la vitrine du karaoké-club-café. La rue illuminée se reflète devant moi, m'empêchant de voir à l'intérieur. Je colle mon front sur la vitre et encadre de mes mains mon regard. C'est très sombre à l'intérieur. Je vois des gens accoudés au bar, d'autres plus proches, assis à l'ombre d'une table. Au loin, une partie de billard est éclairée par la lumière blanche qui émane du mur de laveuses-sécheuses. Je discerne des silhouettes, penchées sur la table... Mais elle, je ne la vois pas.

J'entre. Mes muscles disjonctent spasmodiquement. Un après l'autre, je dévisage les habitués de l'endroit, les fêtards, les bouche-trous et les mères monoparentales venues laver les garde-robes familiales. Dans le coin de la pièce, un radio-réveil à antennes grésille une musique italienne digne des plus grands westerns. Une ambiance pleine de sérieux s'installe. Mais la musique change subitement, elle se replie sur elle-même et se laisse emporter dans une valse somnolente au piano. Le radio-réveil crachote ses notes qui tombent sur les têtes de tout le monde, leur caresse les joues, leur ébouriffe les cheveux. Elles tombent aussi sur la mienne, comme une pluie fine de juillet. Alors je m'assois au bar, sans bruit. Pourquoi suis-je surpris ? Évidemment qu'elle n'est pas là.

Je ne veux pas le croire. Je fais un tour complet de l'établissement avant de poser le diagnostic. Je me lève et comprends aussitôt que je ne pourrai pas simplement partir sans un petit remontant, un fortifiant, une potion magique. Je me rassois et je guette des yeux le barman, occupé à regarder le vide, comme à chaque fois que je viens ici. Je lui fais un petit signe de la main auquel il répond par un index levé. Toute son attention est dirigée vers la grande vitrine du karaoké-café-bar. À l'extérieur, sur le trottoir humide, je reconnais Maël, son corps filiforme et son visage crispé sous sa capuche. Il parle à un bonhomme quelconque, assez fortement pour que j'aie la très évidente certitude que les deux sont à deux doigts de se foutre les cinq en pleine figure. Je demande au barman une pinte, mais pas assez fort pour qu'il m'entende. Je risque un signe plus clair, tentant de me projeter au complet juste devant son nez, mais je suis retenu aussitôt par la crispation soudaine sur son visage. Je me retourne et j'aperçois Maël foutre gifle après gifle sur le gros nez du bonhomme quelconque. *Ça va faire huit piasses*, que j'entends me dire le barman. Je vide mon portefeuille sur la table et je sors contempler la scène de crime, comme on assouvit l'envie de contempler une charogne coupée en deux ou les restes d'un pigeon éventré dans la rue.

Dehors, Maël s'allume une clope. *Yô ça va ?* Il me regarde d'un air ahuri, puis ses traits s'adoucissent et un sourire apparaît sur sa figure. *Ah... ouais ouais. Juste un cave des cavités qu'aurait pas dû sortir de sa grotte. Faque je lui ai pété la glotte.* Je reconnais là un discours tout à fait maëlien. *Hey dis-moi, je la cherche partout, aurais-tu vu ma douce, ma belle, ma sœur, mon ange, ma prière et mon petit oiseau gracile ? Non* qu'il me dit, *Je viens d'arriver, pas vu personne de la journée anyway.* Il crache sa fumée et ça lui voile la face. Il n'y a que ses deux yeux qui percent son masque. *Et pis, pourquoi tu trippes autant sur elle ? Elle est folle c'te fille-là. C'est la personne la plus à l'Ouest de la côte Est.* Je me vois lui répondre que l'amour est un mystère pour tous ceux qui ne sont pas activement aux prises avec ses énormes mains, capables de vous agripper la gorge et de vous faire dire maman, mais je ne vais pas plus loin qu'un regard sur le trottoir humide. *Viens-t'en, j'ai une pinte à partager.*

Je m'assois à une petite table brinquebalante, au coin du mur, dans l'obscurité la plus tendre et je me prépare à vider mon sac tandis que Maël finit sa cigarette à l'extérieur. Il entre et s'approche, il me regarde d'un air ahuri, presque stupide. Est-ce qu'il essaie de me faire rire ? Il s'assoit. *Alors, qu'est-ce qui ne va pas ?* Je lui fais les gros yeux. *Y a deux ou trois heures, j'étais assis exactement ici, au même même même endroit avec ma douce en sucre, ma maîtresse d'oxygène, ma reine de cœur, et elle m'a donné ça.* Je jette la lettre sur la table. J'expire un *Je sais pas quoi faire.* Il la prend du bout de ses doigts jaunes et la déplie comme on manie le dernier des linges sales. Il la lit à voix basse pendant que je me plonge le bec dans ma pinte et que je tente de m'y noyer. *On comprend jamais rien quand elle parle,* qu'il me dit, lâchant la lettre. *Je sais pas quoi te dire. Si tu penses que t'es en train de la perdre, évidemment que je te dirais de foncer, de tout tenter, ciel et terre et mer. Eh pis, Tu sais où elle habite... Es-tu fou ?* que je laisse tomber, *je peux pas me pointer chez elle à deux heures du matin et lui scander des mélopées amoureuses, elle va rire de moi, elle va me revirer de bord, me donner envie de pas être né.* Maël me regarde d'un air entendu. Il regarde par-dessus son épaule et lâche un dernier *Ouais, ben je sais pas quoi te dire. Anyway elle a pas l'air d'avoir besoin de toi comme toi d'elle.*

Un éclair rouge me fend le ventre, d'où s'échappe un bouillon violet, acide et sulfurique. Qui donc pourra me comprendre !

Le karaoké-café-bar est soudainement stupidement bruyant. Je pense que je vais donner ma pinte à Maël et faire comme il a dit. En plus, elle ne vit pas loin d'ici. Une simple marche dans le froid devrait être suffisante pour retrouver ses bras endormis, lui dire que je l'aime et que je la veux au complet dans ma vie, même si elle s'enfuit, même si elle préfère me faire pleurer. Ça ne sera pas un problème, tant que je peux l'aimer.

Bon, je ne peux pas trainer comme on traîne au lit les dimanches matin, elle doit même déjà dormir. D'ailleurs à ce jeu, c'est moi le plus fort. Je ronfle tellement bruyamment que je n'entends pas l'avertissement évident du ratage complet qui s'appête à me rouler dessus, la désillusion annoncée qui me crie aux oreilles de retourner chez moi. Non, je dors à en mourir, à ne plus voir le message clair, à l'encre invisible, écrit entre les lignes de cette lettre de damné. Il y a quelque chose d'absolument avilissant dans les départs. Comme un gros dégât d'eau sale qui remonte par les égouts, qui dégoute des robinets. Il y a, dans la vision d'un soi-même qui doit partir vers un ailleurs, une pression distincte, vile et violente, qui empêche de fermer l'œil sereinement. L'avant, le pré-prédépart dans lequel je me trouve peut avoir un goût aussi raffiné qu'un vieux vin, mais sentir autant le gaz qu'une vieille carlingue qui coule du nez. On voit tout cet espace sous soi, un espace qui sera habité dans quelques instants ; pourtant, le petit îlot de repos, aussi douloureux qu'il soit, demeure plus certain, plus normal, plus clair que la mare d'eau noire, que la mer trop profonde dans laquelle on va s'enfoncer. Je regarde Maël une dernière fois. *Tu peux finir ma pinte, j'y vais.* Il me retourne mon regard, un grand sourire entendu, mais cette fois empreint d'humour, un sourire qui me dit *Oui chef* avant de se mouiller dans de la bière tiède. Je n'ai plus le choix à présent. J'ai dit que j'y allais, me dégonfler serait une trop grosse chute pour la marche de funambule que je m'appête à faire. Je prends une grosse inspiration, puis je me mets à courir, sans plus m'arrêter.

Dehors à nouveau. Je suis enduit de froid, comme si la langue d'un chien me badigeonnait le visage. Il me semble qu'il y a deux rues à passer par la gauche, puis deux autres en avançant tout droit jusqu'au panneau stop picoré de balles (les gangs de rue bleues s'en prennent à tout ce qui rouge), puis encore quatre rues vers la droite pour atteindre l'escalier de son immeuble, l'escalier qui mène au nid tout chaud, rose et or, calme et velouté comme la crème pour les mains qu'est sa chambre, la chambre de ma douce en sucre à la crème, fourrée au praliné, renversée sur le ventre comme une crêpe et dégustée avec tout l'appétit que me permet mon ventre.

Sa porte d'entrée n'est plus qu'à quelques pas. Que puis-je faire à présent qui n'est pas déjà prévu depuis longtemps? Sur quoi puis-je reposer quelque certitude sur ce qui risque de se passer dans les prochaines minutes? C'est comme l'arbre de mon enfance que les employés de la ville ont coupé, comment pouvais-je savoir que cela allait arriver? Comment pouvais-je savoir que cette lettre allait m'exploser dans les mains et me transporter jusqu'ici? Je m'y attends, elle me dira que c'est ma faute, que c'était évident que notre tronc était pourri de l'intérieur, que nos racines ne puisaient pas la même eau et qu'il n'y a plus rien à faire sinon couper pour après mieux planter. La petite conne. Ton tronc, s'il est pourri, ne fait que ternir ses feuilles aux ansiolytiques, rendant ton écorce friable comme du savon sec.

Ha ! Comme je suis drôle ! J'insulte en pensée celle pour qui ma tête ne fait que tourner, pour qui mon corps sue à grosses gouttes quand la mort frappe son visage et qu'elle s'échappe dans les artères du monde suprasensible, supratangible, supramégagigachiant, plein d'amertume, de vent glacé et d'yeux pointus comme des pics à glace. D'accord, ça y est, ça y est ! Gloire à rien et à tout, au grand soleil statique, à l'horizon embué et à mon poème épique, dernière pierre à l'édifice de ma défenestration prochaine.

Sa chambre est juste ici, derrière ce mur. Je m'approche de sa fenêtre comme un renard s'approche d'un poulailler, prêt à sauter à la gorge de ce qui passera trop vite devant moi. Je cogne trois petits coups à la fenêtre et j'attends. Rien ne bouge. Trois petits coups, à nouveau. Rien ne bouge. Je sors mon offrande en gants mous de la poche de mon manteau. Avec elle, au creux de ma main, je cogne trois petits coups, faisant résonner un écho dans toute la rue. Une lumière s'allume. Je la vois, ma douce, couchée dans son lit, la main sur la lampe de chevet, les sourcils à 45 degrés et la bouche pointue comme une fourche à l'envers. Elle sort du lit en petit pyjama grotesque, comme des bandes de tissus enroulés sur ses belles jambes, comme une momie, et s'approche à la fenêtre.

Je vois un instant son front, à deux doigts de la vitre, se positionner parallèlement au sol à mesure que la fenêtre s'ouvre. Puis, elle me regarde à nouveau. *Qu'est-ce que tu fais là ?* qu'elle dit tout bas, une teinte de reproche dans la voix. *Ma douce, ma vie, mon arbre quand il pleut, mon étoile polaire, ma circonférence, comme c'est bon de te voir !* Je l'attrape par les épaules et me blottis contre son cœur. D'ici je peux sentir ses arômes de céréales et de miel, de fond marin, de neige qui fond. *Arrête, il fait trop froid. Si tu veux me parler, passe par en avant.* Je remarque que déjà un petit monticule de neige grandit à ses pieds. *D'accord*, que je chuchote, *y a pas de problème.* Elle me repousse doucement et ferme la fenêtre. Je la regarde faire et j'ai soudain la crainte qu'elle n'ira pas m'ouvrir par en avant, que ce n'était là qu'une jolie entourloupe pour me faire dégager fissa fissa et on n'en parle plus. Mais non, pourtant, je la vois sortir de sa chambre dans son pyjama de momie, les épaules toutes lasses, toutes esseulées, comme des bâches de plastique tailladées, laissées au gré du vent. Je vais attendre devant la porte. Elle ouvre et s'enfuit aussitôt dans les profondeurs de son antre, en ajoutant seulement *Fait pas trop de bruit et Réveille pas mes parents.* À l'intérieur, je me déchausse illico en foutant mes choses à Tout-bord et Tout-côté, mes valeureux valets habituels, et m'empresse à petits pas silencieux dans la caverne des merveilles, dans la tente de la gitane, parfumée à l'encens noir et au rêve du voyage. Non pas une grotte au trésor ou un tunnel humide, sa chambre est un épais tombeau de Pharaon, chargé d'épices, de bijoux et de secrets. Elle s'est recouchée, les jambes enfouies sous les draps. Elle me regarde à peine.

Je reste accoté contre la porte. Ne pouvant pas m'approcher davantage, ne pouvant pas actualiser ce désir qui me travaille, qui me griffe le dos, ne pouvant pas l'actualiser sur elle, le gardant pour moi, enfoui sous mes draps, et pourtant évident tant il est clair qu'il y a quelque chose de caché sous les draps ; je m'assois au sol, au pied de son lit. Je ne sais pas qui va commencer, je ne sais pas même ce qui risque d'être dit, pas même si je devrais, ou pourrais, me joindre à elle, m'empiler parfaitement sur son corps, comme des bols rangés l'un sur l'autre dans le tiroir de l'éternité.

Comment vas-tu ? que je lui lance, un peu à l'aveuglette. En réponse, elle baille de sa grande bouche délicate, puis s'apprête à énoncer quelques bruits qui, mis ensemble, pourraient former une phrase qui pourrait composer et transmettre un sens précis vers mes oreilles affaîmées, mais, non, elle joue plutôt avec sa salive sur son palet, comme deux mains clapotent sensuellement sur une petite marre, et n'ajoute rien.

Eh... excuse-moi, je n'aurais pas dû. Je vais y aller si tu préfères, on s'en reparle demain ? Comme seule réponse, elle me fixe avec ses gros yeux. Elle hoche la tête, puis la secoue. La voyant ne rien ajouter, je me permets de rester perplexe quelques instants de plus. N'y tenant plus et sentant bien que je n'ai pas fait autant de chemin, combattu autant de créatures belliqueuses et mortelles pour finir la soirée en silence dans un coin de pièce, je lui dis *Et qu'est-ce qu'elle veut dire ta lettre ? Huh ? Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Me veux-tu ? Me désires-tu toujours ? Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ? De répréhensible ? Je t'aime moi tu sais, je t'aime par-dessus les oreilles, par-dessus les sourcils, jusqu'aux Himalayas ! Je t'aime à la noyade, à l'étranglement de terre. Je t'aime comme quelqu'un qui t'aime, n'est-ce pas là tout ce qu'il te faut ? Tout ce que tu peux désirer d'un amoureux ? Pourquoi cette lettre, amoureuse ? Tendre et doux morceau de sucre à la crème ? Pourquoi me dire une chose et son contraire ? Que veux-tu me dire avec tes mots kaléidoscopiques ? Cher amour, que me vaut...*

Je suis arrêté par les larmes que je vois apparaître sur le coin de ses yeux. Alors elle rugit. *C'est toi qui es en cause ! C'est toi qui trop souvent disparaîs sans laisser de traces, qui me laisse toute seule au bar, seulette suis, à regarder un mur, comme une conne, comme un original devant deux gros chasseurs, comme une biche devant deux phares allumés. Je ne peux pas simplement être en sachant que mon amour, ma terre, mon ciel et mes oiseaux disparaissent jusqu'à l'orée de mes bras, où je peux à peine les toucher. Tu me fais fondre d'ennui parfois, comme une guimauve en feu. Quand je te vois soudain inspiré, ou, que sais-je, quand soudain tu te mets à tricoter un vers, puis un autre, faisant bien attention d'aligner toutes les assonances et les consonances, comme une belle broderie de niaiseries, tu penses que je me dis quoi, vraiment ? Rien. Je ne dis rien, je ne pense à rien, j'allume une cigarette et j'attends que ça passe. Donc, je ne sais pas ce que j'ai voulu te dire, fondamentalement, je ne le sais pas. Mais j'ai voulu te dire quelque chose et c'est pour moi tout ce qui compte. Restes-tu dormir ? T'en retournes-tu chez toi ? Moi je ne sais pas, moi j'ai donné ce que j'avais, à toi de voir maintenant, à toi de me dire. Mais je ne veux pas de paroles en l'air, je ne veux pas de petites simagrées, de petits rictus et de baisers. Je veux des actions, des preuves. J'en ai marre de vivre dans les nuages de nos syntaxes acousues, je veux me faire conjuguer à tous les temps ou être laissée tranquille, bien tranquille, qu'on m'appose un point, qu'on tourne la page, qu'on n'en parle plus !*

Chaque mot qui pourrait se frayer un chemin au travers de mon œsophage risque le déboulonnement de toutes certitudes quant à nos devenir communs. Elle le sait et je le sais, il n'y a ici plus grand-chose à dire. À la sortie d'un dédale insensé, comme il est évident, tout à coup, que notre bonheur complet était là, juste derrière nous, dans ce long processus d'essais-erreurs, qui ne mène à rien, qui n'aboutit à rien, sauf à lui-même, à sa propre recherche inutile, à cette poussière qu'on brasse haut dans les airs simplement pour la voir retomber. Maintenant, je pense qu'il n'y a plus rien à dire qui pourrait aboutir à un bout, à un point, à une pièce chauffée et douillette au fond d'un corridor. Les mots ne pourront pas nommer le mal abstrait, le ver solitaire qui nous ronge tous deux les viscères. Je la regarde et lui souris, elle me regarde et me sourit, et bien malgré nous, nous venons de comprendre que bien que l'envie, que les passions débordantes et le désir mordant nous fassent des clés de bras, il y a un fil entre nous qui est et demeure irrémédiablement détaché. *Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?* que je chuchote, comme pour moi-même. *Je sais pas.* Elle a le regard aussi lointain que le mien.

La chambre me paraît affreusement grande. Assis ainsi près d'elle, mon regard n'a plus de reposoir ; il glisse sur chaque surface, comme si la pièce entière était construite en un plan incliné, où chaque meuble se laisserait emporter en son centre, à l'intérieur même du plancher, comme une grande bouche goberait tout ce qui bouge. Je prends la peine de m'installer plus confortablement sur le lit de ma douce, le dos contre le mur. Mais en me plaçant de la sorte, mon bras se dépose sur la poche droite de mon manteau, sur l'offrande qu'elle renferme.

Tu veux que je te dise ? Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Que je t'aime, que j'aime vivre avec toi, que j'aime ça à en mourir ? C'est toi qui meurs chaque jour quand tu t'enorgueillis le nez. Ne pense pas être blanchie de toute faute, tu es aussi seule que moi et tu t'en fous autant que moi. Il me semblait que cela était clair ? Ne peut-on pas nous aimer pour ce que nous sommes, aimer le plus laid de nous, quitte à toussoter un peu, quitte à nous en vouloir à mort. Mais si c'est pour continuer de s'aimer... Mes mots semblent rebondir sur elle. Quelque chose se dessine sur son visage.

Je continue : *Mon amour, regarde.* Je lui tends le pendentif recouvert de bouillie, *C'est mon cœur que je t'offre, ce sont toutes mes émotions, tout mon vécu terrible et superbe qui s'est inscrit à sa surface. Ce sont toutes ses cicatrices que je t'offre. Que puis-je faire d'autre, bel amour, pour te dire, même si les mots n'y peuvent rien, combien il me faut être près de toi ?* Au bout de mon bras, je tiens une petite boule de glaise, toute friable, qu'elle ne daigne pas regarder. Heureusement, elle succombe à sa curiosité et attrape la boule de toute sa main et l'inspecte un instant. Comme ça, entre ses doigts, elle pourrait la réduire en poussière avec toutes les chances futures qu'il me reste à la survie. Mais je la laisse faire, la regarde, hébété, curieux de ce qui pourrait advenir, curieux, en quelque sorte, de la douleur dont je pourrais faire les frais. Tapi contre le mur, je la regarde agiter mon cœur avec la maladresse curieuse d'un enfant et, je le devine, avec l'ennui d'une jeune femme. Reste plus qu'à voir ce qu'elle fait. Reste plus qu'à comprendre quel genre de futur je vivrai. Je pourrai m'en retourner chez nous avec, au moins, la fin la plus juste, ou peut-être la seule fin qui puisse être, pour mon poème épique. Ensuite, je pourrai dormir et peut-être ne jamais espérer me réveiller. Revenir à la réalité comme un constat froid, glacial, comme un fait factuel, aussi susceptible de doute que n'importe quel autre, se prêtant au jugement, à la rigolade, à la moquerie, mais dans la plus simple indifférence. Tout dépend de ce qu'elle fait de cette boule de glaise. Le reste n'est que décor.

Plus tard, je reprendrai la route, dans la décapotable jaune, avec l'horizon devant moi, avec toute ma peine derrière moi, avec la certitude que les choses ne pouvaient être autrement, avec la lune qui se couche et le soleil qui se lève, ou l'inverse. Je referai tout le chemin, je repasserai par chaque coin, chaque section du sentier de ma vie figée par le froid, et j'irai me vautrer dans ma garçonnière, en réveillant tous les chiens de la ruelle. Peut-être même que j'irai plus loin, que j'irai me vautrer dans l'horizon, à l'autre bout de ce qu'on ne peut pas atteindre. L'Afrique peut-être ? Et puis, peu importe, j'irai et on verra bien ce qui se passe ; on verra bien ce qui se gravera sur mon cœur, on verra bien.

Merci à Luc C. Courchesne pour ses lectures minutieuses et ses mots justes, à Félix Beaudet et à Élie Courchesne pour leurs encouragements.